



la relève

octobre 1935

deuxième cahier, deuxième série



la relève

CAHIERS MENSUELS PUBLIES SOUS LA
DIRECTION DE
ROBERT CHARBONNEAU
ET PAUL BEAULIEU

deuxième cahier, deuxième série
36, avenue roskilde, outremont.

la relève

rédacteur-en-chef : CLAUDE HURTUBISE



sommaire

préliminaires à l'action nationale	ANDRE LAURENDEAU	35
le renouveau scolastique en angleterre	R. C.	40
communion	ROBERT ELIE	42
marie bashkirtseff	MADELEINE RIOPEL	50
"les cahiers noirs"	ROBERT CHARBONNEAU	56
impressions après un an	JEAN CHAPDELAIN	59



toute demande d'abonnement, toute lettre d'information au sujet de la publicité doivent être adressées à la direction.

l'abonnement de un dollar est payable par mandat ou par chèque au pair à montréal, aux bureaux de la direction, situés 36, avenue roskilde.

tél. : calumet 7562

préliminaires à l'action nationale

pour une association de jeunesse patriote,
et peut-être pour d'autres aussi

Ce qu'il importe que nous donnions à la Nation, plus encore qu'une doctrine, c'est des hommes. Nous nous engageons dans une aventure où l'intelligence ne sera pas seule à courir le risque, mais tout l'être. La vérité nous suivra jusqu'au bout de nos vies, embrassée grâce à l'amour. Nous en vivrons. L'ayant accueillie d'abord dans nos esprits, nous la ferons passer dans tout notre être par le canal des actes.

N'ayons crainte des humbles réalisations. Elles sont parfois les plus sincères incarnations de nos grands rêves. — La croix a concrétisé l'Amour de Dieu pour les hommes.

Ainsi des consolations s'offrent à ceux que le devoir professionnel écarte du travail de l'Association. A défaut de discours, d'articles, de pensées... qui servent, avoir une vie qui sert. Une vie que protège et magnifie l'obscurité.

La grande pitié de l'humanité d'aujourd'hui, et de chaque petite humanité que nous sommes, c'est d'appuyer l'homme sur lui-même au lieu de l'appuyer sur Dieu, d'avoir centré l'individu sur l'individu au lieu de l'avoir centré sur Dieu. Nous aurons beau morfondre nos intelligences pour sauver la portion d'humanité qui nous est la plus proche, la nation, notre labeur serait vain qui méconnaîtrait en nous cette loi essentielle et qui ne commencerait pas par une très secrète oblation de soi. — Je crois que je sauverai ma Patrie (dans la mesure où je le puis) en me renonçant moi-même. En substituant *pratiquement* à la loi de l'égoïsme la loi de charité.

Le vrai désordre est là. En moi. Il se tapit en mon cœur qu'il étreint. Il se cache dans les replis de mes désirs et de mes ambitions. Je combats à l'extérieur l'ennemi que je nourris en moi; je sabre les effets et je chéris la cause. Cette cause qui est le moi le plus passionnément aimé. La rapacité du trustard, l'arrivisme du politicien plongent leurs racines dans cet égoïsme-roi. Pourquoi nous autres, qui sommes du Christ-roi, continuons-nous d'adorer en cachette les mêmes fétiches ?

Ayant rénové nos vies extérieures, n'allons-nous pas nous dépouiller du vieil homme intérieur ?

Donc, ce sera là notre premier soin. Les autres m'apparaissent comme des prolongements. L'âme de la vie, de mon action, ce sera la charité.

Ce problème est situé avant tous les autres; c'est un problème préalable.

* * *

Notre action réclame l'intensité de vie intérieure. Deux dangers nous guettent.

A force de défendre et d'aimer ma Nation il se peut que j'arrive à la faire passer (pratiquement) avant Dieu, tout en protestant du contraire: nos actes devront baigner dans une atmosphère de foi. Nationalistes, prenons garde d'idolâtrer jamais la Nation. Ce n'est pas en elle-même ni pour elle-même que je l'aimerai, mais en Dieu et pour Dieu.

Par ailleurs, la réalité surnaturelle n'anéantit point la réalité naturelle. Tentation de compter pour rien ce qui n'est pas spirituel. Catholique, j'aime et je sers ma Nation autant qu'un autre; plus même, parce que dans l'ordre.

* * *

Prenons garde aux hommes qui rendent la vie médiocre par la conception médiocre qu'ils en ont. "Il ne faut pas prendre la vie au tragique. — C'est de l'orgueil que de se croire marqué". Non. Il n'y a là aucune folie, aucun orgueil: seulement une stricte vision des choses. Le catholicisme est une vocation à la sainteté. Pour moi aussi bien que pour un autre. Comme Jeanne d'Arc, nous avons nos Voix: voix intérieures issues de la grâce en nous, impératif des grands devoirs. Que fasse silence le tapageur égoïsme et leur message nous parviendra.

Et que l'orgueil aussi se taise. Acceptons de nous tromper. L'œuvre même y trouvera son compte.

Quittons pour un moment l'ordre moral et regardons-en les répercussions. Contemplons la vanité plutôt que l'orgueil.

Oublions qu'elle est un vice. Voyons-la en elle-même. La vanité, ennemie de l'homme, l'est particulièrement de l'homme d'action. L'homme d'action est tendu vers l'avenir; à mesure que le présent s'actualise, il le modèle à l'image de son idée. L'oeuvre achevée, à autre chose. Le vaniteux alors, *s'arrête*, se contemple, se satisfait de lui-même. Il gaspille du temps, de l'énergie, il gaspille de l'élan. Satisfait d'un premier résultat, il fait la roue, immobilise son perfectionnement, se rapetisse. L'action y perd à tout coup.

Comment atteindre à la sagesse? *In medio...* Au milieu se tient la vertu, mais aussi la médiocrité.

D'éducation et de tempérament, j'ai toujours plus que haï, méprisé le libéralisme. Combien de discussions où, mon interlocuteur et moi, nous situions si loin l'un de l'autre, où nos positions étaient si contradictoires que nous ne parlions pas le même langage.

Je disais: "Ferme, inébranlable: voilà la marque d'un esprit vigoureux".

Lui: "Large, riche; voilà l'homme supérieur".

Et moi de répliquer: "Tu n'es pas large, mais faible".

Lui: "Tu n'es pas ferme, mais mesquin".

Nous avons tort et raison l'un et l'autre, comme il arrive presque toujours. Ferme, inébranlable quant aux principes; large, souple quoique non moins rigoureux dans les applications. Être si solidement établi dans sa position qu'on puisse ensuite ne repousser aucune richesse.

Apporter une grande richesse, dans l'unité: une abondance aussi réelle que notre unité.

. . .

On est souvent inégal à soi-même devant les hommes. Pas devant Dieu, si l'on veut.

Offrir à Dieu la plénitude du moment présent.

. . .

Luttons jusqu'au fond de nous-mêmes contre le pessimisme. J'ai peur de l'amertume et de la stérilité de ce qu'on accomplit *quand même* on a perdu toute confiance, seulement

pour s'en draper et mourir en beauté. Le pessimisme: signe de faiblesse, de défaite. Ainsi donc la vie nous a vaincus avant que d'avoir été vécue? Que sera-ce quand il faudra porter son poids réel, et non plus seulement son idée?

N'avoir pas peur, même si l'on tremble. S'exercer à à n'avoir pas peur. S'affranchir d'abord dans son cœur. Surmonter les obstacles au-dedans avant de les dominer au dehors. Non point les tourner, mais les surmonter.

Les obstacles ne présagent-ils pas un beau destin?

L'écueil des dictatures absolues, de l'État totalitaire — comme celui né de la révolution russe et des contre-révolutions italienne et allemande — ou des civilisations mécaniciennes — comme les États-Unis, de l'esclavage, c'est le conformisme. On a tué la liberté (s'agit pas de la liberté politique!): donc aussi le mouvement. Un état d'antagonisme, pourvu qu'il ne soit point poussé jusqu'à la guerre civile du parlementarisme, tient l'âme éveillée. Immobile, dans une immobilité forcée et réglementaire, la main à la couture du pantalon, la tête légèrement inclinée vers la droite... on s'engourdit. Penser comme un rabot; obliger la pensée à couler dans un moule, le même pour tous, c'est tuer la liberté intérieure, siège des autres. (La vraie liberté fut une victoire chrétienne). Toute résistance balayée, que reste-t-il?

Tandis que de très forts obstacles nous obligent à l'effort perpétuel, nous tendent jusqu'à l'effort héroïque si nous ne résistons pas à l'appel de ces protagonistes dignes de nous.

Laurentie se nourrira de nos douleurs courageuses.

Plus encore dans l'action qu'au théâtre — l'action au service d'une pensée désintéressée — je crois à l'efficacité des *moyens pauvres*. Pauvres, restreints, limités par un manque de publicité, un manque d'argent. Cela aide à la vie intérieure. On gagne en profondeur et en intensité ce qu'on perd en étendue. Rien ne distrait l'attention. Combien s'y éveille d'ingéniosité! La force ne se mécanise pas, ayant perpétuellement à renouveler son jeu. La propagande massive a des effets sans durée. L'homme s'y abrutit, y perd confiance en l'esprit. Gloire aux moyens pauvres!

On influence les hommes par l'idée qu'on se fait d'eux.

Pourquoi le soupçon serait-il la toile de fond de toutes nos attitudes ? Cela n'est point selon la charité. Ni selon l'homme. S'il faut nous tromper, que ce soit en prêtant trop, non en refusant. J'ai confiance en la confiance.

Nous ne disons pas : Manquons de réalisme. Mais : Étant donné ce que sont les hommes, cela étant connu, adressons-nous à leurs tendances nobles plutôt que de constater en eux la présence d'autres tendances, louches ou mauvaises. Parfois, leur malheur est de se croire irrémédiablement médiocres.

* * *

La perfection n'est pas un point d'arrivée partout identique à lui-même : mais un large équilibre, d'*autant plus compréhensif qu'il s'est plus risqué*. Un équilibre qui n'est pas un repos, ni une acceptation de pauvreté : il dévore toute nouveauté et se l'incorpore ; il se refait, se renouvelle. Il ne craint pas l'aventure : il se joue. Audace créatrice. Quand un homme se durcit dans une pensée, une théorie, c'est qu'il (et elles !) est bien près de finir : son cerveau perd sa fécondité.

Voyez les paysages. Ils se transforment : si les hommes ne s'en mêlent, la végétation elle-même se chargera de les refaire. Faut-il en éprouver de la mélancolie ?

Mais quoi ! Puisque ça vit, il faut bien que ça bouge ! La même sève alimente des corps neufs. Certaines prétentions du conservatisme tendraient ni plus ni moins qu'à arrêter le temps. — Au fond, on ne doit pas *changer* : on doit *se réaliser davantage*. Ceci vaut pour la nation autant que pour l'individu. — Rien n'est figé, que la mort.

Notre vie témoigne à la fois de cette unité et de ce jaillissement ininterrompu. Laurentie vivra de notre création.

* * *

Forcer l'admiration de ceux que leurs idées (ou leurs intérêts) forcent à nous combattre.

Faire de sa vie le plus bel argument.

André LAURENDEAU

le renouveau scolastique en angleterre⁽¹⁾

M. Thomas Greenwood, maître de conférences à Birkbeck College, Université de Londres, directeur de la revue *Philosopher*, retournait en Angleterre, le mois dernier, après une enquête sur l'organisation des études médiévales et thomistes au Canada. A l'issue de cette enquête poursuivie à Montréal, à Québec, à Ottawa et à Toronto, l'éminent professeur (qui est un ancien élève de la Sorbonne et de l'Institut catholique de Paris), concluait à la nécessité d'une collaboration plus étroite entre les spécialistes d'Angleterre et du Canada en vue de l'expansion de ces études, où l'esprit, disait-il, trouve la véritable sagesse humaine.

L'organisation des études thomistes n'en est encore qu'à ses débuts en Angleterre. Ce pays s'est rallié tardivement au mouvement de renaissance thomiste appuyé par Rome qui a tenu à reconnaître la doctrine du docteur Angélique comme la philosophie de l'Eglise. Les catholiques anglais se trouvaient dans une situation peu favorable. La Réforme avait brisé, dans les Universités, la tradition scolastique, et, dans le pays, elle avait empêché les catholiques d'organiser l'enseignement religieux. Au milieu du XIX^e siècle, l'Angleterre catholique a dû, après la restauration de la hiérarchie, organiser la vie religieuse, former des prêtres, s'occuper de la famille et des œuvres sociales. Elle n'eut ni le temps, ni les possibilités d'entreprendre des recherches philosophiques. Peu à peu, à mesure que la vie religieuse renaissait, des groupes se formèrent autour du thomisme.

On commence aujourd'hui à comprendre, dans les milieux cultivés et dans les universités, l'importance des études de philosophie médiévale. Les grands centres de culture, hier encore hostiles, adoptent à l'égard de la "philosophia perennis" une attitude sympathique et quelques fois, comme c'est le cas à l'Université de Londres, lui donnent asile.

Des sociétés se proposant comme fin la diffusion du thomisme se sont fondées. La première fut l'Aquinas Society

¹ Notes prises au cours d'un interview de M. Thomas Greenwood.

qui compte environ 140 membres et qui, depuis 1927, organise chaque mois des conférences publiques autour du thomisme.

A Oxford et à Cambridge, des chercheurs non catholiques ont formé un cercle d'études de philosophie médiévale. Quelques catholiques se sont joints à ces chercheurs qui se réunissent à Warburg Institute, à Londres.

Jusqu'à ces dernières années, aucune université anglaise n'avait de philosophe catholique parmi les membres du corps enseignant. Récemment les RR. PP. D'Arcy et Walker ont été appelés à donner des cours de philosophie scolastique à l'Université d'Oxford, et la maison d'étude des jésuites, Champion Hall, a été affiliée à l'Université.

La faculté de philosophie de l'Université de Belfast comporte également un cours de philosophie scolastique. Naturellement la National University of Ireland, université catholique de l'État libre, possède une faculté de philosophie renommée; mais cette université n'est pas proprement anglaise.

Depuis une douzaine d'années, les PP. Dominicains ont la permission, à l'Université de Londres, de donner régulièrement, sous l'égide de l'University Extension Lectures Board, des cours libres sur le thomisme et l'explication de la "Somme".

A cause des difficultés qu'elle a traversées, la littérature thomiste ou scolastique se trouve assez restreinte en Angleterre.

A la fin du XIXe siècle les Jésuites publient pour leur célèbre collège de Stonyhurst les premiers manuels de philosophie inspirés du thomisme, et les Dominicains commencent la traduction de la "Somme théologique". Des articles philosophiques paraissent dans le "Month" des Jésuites, à Londres; le "Blackfriars" des Dominicains, à Oxford; la "Clergy Review" et dans quelques autres publications dirigées par des religieux mais qui ne sont pas des revues philosophiques proprement dites.

Parmi les auteurs les plus en vue actuellement il faut noter le R. P. D'Arcy, auteur de "The Nature of Relief", le R. P. Walker, auteur de "Theories of Knowledge", le R. P. Phillips, auteur de "Modern Thomistic Philosophy", E. I. Wat-

kins, qui a écrit "A Philosophy of Form" et quelques auteurs d'études médiévales.

Ajoutons en terminant quelques auteurs catholiques tels que Chesterton, Dawson, Woodruf, Martindale, Hollis, qui sans se confiner les problèmes proprement philosophiques, demandent dans le thomisme une inspiration et un fond de doctrine.

R. C.

communion

Deux forces ennemies, essentiellement opposées, luttent pour la domination du monde. Voici qu'elles se retrouvent sur un terrain commun où l'expression la plus absolue de leur force est exigée: l'universalisme. Ce terrain ne les rapproche pas, il éclaire, au contraire, plus durement, leurs différences, et la nécessité d'une lutte mortelle.

Le catholicisme se présente à nous dans son éternelle immuabilité. Une lumière rend éblouissante sa figure. Cette tension de forces vives est tout intérieure, son climat ne rappelle plus les armes, l'agitation confuse du monde, l'odeur de l'argent. Cette vie dépasse le monde tout en y étant. Mais ses voies au domaine de l'homme ne sont pas du temporel. Elle ne brise pas un geste, ne force pas une adhésion: elle informe d'un Esprit.

En face d'elle une puissance limite la vie à une manifestation biologique. L'on y voit affichés ces mots d'Epicure que l'un d'eux proclamait: "La chair crie pour être sauvée de la faim, de la soif et du froid". On ne peut en nier le fondement. Cette armée rallie des forces, en détruit pour construire le communisme.

Ce cri de la chair, l'Église ne le renie pas, au contraire elle lui dispense toutes les ressources de sa miséricorde. Mais cette rénovation Elle ne la demande pas à la chair, ni pour la chair, mais pour l'âme qui, elle aussi, et beaucoup plus, a faim, soif et froid. Elle sait que ces forces spirituelles rede-

venues vivantes en l'homme le sauveront tout entier, âme et chair.

Le débat pourrait être dans ces mots: la communion se fera-t-elle par et pour la chair, se fera-t-elle par et pour l'âme ?

Le communisme comme le catholicisme fait appel au monde entier et porte en lui quelque chose d'universel. C'est le matérialisme pur et chacun sent en lui-même son poids. L'Église s'adresse à l'âme unie et essentiellement supérieure à la chair: l'immatériel de l'âme se retrouve en tout homme. — Le conflit origine sur le plan humain le plus élevé, nous essaierons de l'analyser sous cet angle.

Sans oublier que l'Église ne peut pas mourir, nous savons que les hommes meurent. Leur détachement les tue et tue l'Église en eux, et c'est leur position que nous considérons; ainsi nous pouvons dire que l'Église meurt en voyant les forces de l'homme pétrées par un autre esprit. Jacques Maritain dit: "les âmes sont nues. Et en un certain sens l'Église aussi est nue(...). Le prodigieux éclat qu'elle jette dans le monde ne doit pas nous dissimuler que le prince de ce monde lui rend le monde de plus en plus étranger".

Il serait utile de remarquer que nous donnons au mot universalisme le sens du mot communion pour le détacher de l'idéologie humanitaire. Cet universalisme n'est pas tant en étendue qu'en profondeur: les forces théoriques de l'économique dominant sur toute la terre sans avoir une valeur universelle. Elles ne s'adressent pas à l'homme entier, mais à un schéma déshonorant. Tous ont compris qu'il n'y a pas sans cet appel à tout l'homme de communion véritable. Mais disons-le en passant: "l'homme total" du communisme et "la personne" du catholicisme ne paraissent synonymes que dans les définitions de deux théories, mais s'opposent dans la réalité comme tout ce qui est du patrimoine du spirituel et du matérialisme.

L'expérience nous dit que l'homme atteindra sa fin plus sûrement si tous la connaissent et la poursuivent que si plusieurs buts opposés déchainent des forces, créent des conflits, obligent à des luttes vaines, puisqu'elles arrêtent dans la poursuite et exposent au danger de se perdre en chemin. Vivre sous "cet idéal historique d'une

nouvelle chrétienté" que Jacques Maritain exposa rendrait plus saints nos devoirs d'hommes. La volonté de communion décèle une attention délérente pour le genre humain. Il y a là une noblesse, un don de soi toujours pénible.

Qu'entendent les dirigeants de l'U.R.S.S. par l'"homme total" ? Être totalement homme implique une domination de son destin. Voici le point du débat : quel est ce destin ? Écoutez des socialistes : "l'homme est plus que jamais pauvre, humilié, solitaire, *opprimé par ces puissances d'économie, de politique, de justice, de police qui sont la réalité de ce qu'on nomme le destin*".¹ Le problème se résume donc à rendre l'homme maître des puissances d'économie, de politique, de justice, de police. "Sauver et défendre la culture. C'est exactement sauver les moyens de cette accession dont j'ai parlé.² *Et c'est ici que le débat intellectuel rejoint le débat politique.*"³ Toutes les puissances sont donc soumises au politique : la conscience et la dignité de l'homme origineront là. Maintenant Jean-Richard Bloch montre que cette conscience, cause de la dignité de l'homme, se résume à une connaissance empirique : "Une fois de plus le sort de l'artiste se confond avec *le sort physique de la masse humaine*, ou, plus simplement, la dignité du créateur avec *la dignité de l'homme*, de tous les hommes, du dernier des hommes". Nous pouvons ajouter cette formule de l'un des maîtres en U.R.S.S. "Les générations futures liront avec étonnement qu'il y avait des hommes qui ont pu vivre avec une telle crainte" (de la mort) parce qu'elles se sentiront "liées avec une société *biologiquement* immortelle dans son progrès".⁴

C'est assez dire que le politique, providence de ce monde, aura pour tâche de procurer des satisfactions hédonistes à un homme qui se définit par ses instincts. La Révolution se

¹ Paul Nizan.

² "L'histoire de L'humanité, c'est l'histoire de l'accession d'un nombre toujours plus grand d'individus à la conscience et à la dignité."

³ Jean Guéhenno.

⁴ Ces citations sont tirées de discours prononcés au Congrès international des écrivains pour la défense de la culture.

fera dans les institutions pour élever à la dignité de la propriété les corps de tous les hommes, et par là, évidemment, atteindre la communion dans "le même effort, la même volonté, le même courage et une égale dignité". Et là justement, le communisme se trouve réduit à l'idéologie, à l'impossible de l'abstraction et de l'uniformisation, ou à une tyrannie qui aura son achèvement lorsque le dernier geste tombera lui-même dans le vide qu'il aura créé.

La Révolution doit être dans l'homme avant tout. Une ferveur lui est nécessaire pour dépasser ce qui le provoque: elle détruit beaucoup plus parce qu'elle ne construit que pour construire.

La violence et la vacuité trahiraient une vaine révolte. Le communisme en voulant solidariser les êtres par ce désir de satisfactions charnelles ne fait que détruire l'homme. Il détruit en lui ce qui peut le différencier. Il nie un climat intérieur qui, seul, peut permettre la communauté. L'homme y voit, derrière la ligne et la couleur propres de ses actes, l'essence spirituelle de leur principe. L'effort, alors, serait commun, parce que le tout le serait. Ce spirituel témoigne d'une vie qui dépasse le monde et d'un plan qui permet seul de juger l'homme, d'équilibrer les forces. C'est cette vision supra-humaine qui permet au catholicisme sa position privilégiée de médiateur. Lui seul a résolu le conflit entre la chair et l'esprit et permis une harmonie permanente.

Il ne reste plus au communisme qu'à déchaîner des forces physiques. Il ne pourra obtenir l'égalité entre les êtres sans uniformiser. Cette masse indifférenciée que doit être le peuple communiste n'a pu naître sans despotisme. En fait il y eut deux despotes, l'un au service de l'autre. La misère exaspéra la chair, celle-ci se vengea par un enrôlement de tout l'être à son service. Nous sommes devant l'homme abstrait, celui qui ne peut que se chiffrer. Détaché, amputé du spirituel, arraché du sol et de tout ce qui lui permettait une certaine dignité personnelle: famille, propriété, on le voit crier dans les défilés énormes, se solidariser par la misère à tous ses frères qui attendent leur pain. Si d'Annunzio disait à Fiume: "C'est la communion dans la beauté du geste", Staline pour-

rait dire: "C'est la communion dans la rigueur du geste". Pour le moment le peuple russe est en pleine agitation, mais il ne peut vaincre. Il est parti de l'économique, tôt ou tard il en sera l'esclave. L'exigence du charnel ne se mesure pas. Les règles du jeu seront faussées; il ne s'agira plus de surveiller les besoins de l'homme, mais ceux du régime qui se trouvera entraîné dans un productivisme aussi monstrueux que celui du capitalisme: "... un système qui voit dans la production mesurée en quantité le seul but et la réalité première du travail. Indépendant de la nécessité véritable — tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, c'est-à-dire tu *travailleras* pour *vivre* — il obéit à cette seule loi: tu produiras. Il ne se fonde pas sur les besoins, mais uniquement sur les possibilités techniques et financières de production".¹

Ce tableau est peut-être un peu précipité. Cet homme abstrait n'est-il qu'un épouvantail pour garantir les millions du bourgeois? Il ne saurait pour nous y avoir de choix entre communisme et monde bourgeois. Le premier n'est que l'achèvement du second, plus absolu, moins hypocrite parce que plus net. Mais au fond si le matérialisme russe est vaincu, le matérialisme bourgeois est condamné. Que revendiquons-nous surtout pour l'homme vivant?

Tout d'abord la liberté unie "à ce qui lui donne sa réalité charnelle, la responsabilité".¹ Ce sens de la responsabilité ne saurait se manifester par un nombre toujours plus grand de prisons. Il doit permettre à l'homme d'*agir*, de s'engager tout entier, c'est-à-dire surélever l'apport créateur dans le travail, faciliter le désir de trouver sa mesure dans une œuvre personnelle.

Cela surtout on ne peut le permettre en U.R.S.S. D'un côté la doctrine nie clairement la liberté par les déterminismes absolus de la loi dialectique: "L'avènement et les progrès du capitalisme (thèse) engendrant la formation du prolétariat (antithèse). Le capitalisme se détruit lui-même, car plus les capitaux se concentrent aux mains d'un petit nombre, plus les

¹ Daniel-Rops: "Eléments de notre Destin", p. 50.

¹ Daniel-Rops.

rangs du prolétariat grossissent. De plus en plus nombreux, celui-ci prend conscience de sa force et sa révolte amène l'ère nouvelle d'une société sans classes (synthèse)".¹ De l'autre côté les dirigeants la reconnaissent, mais pour la détruire. Cette prophétie ne pouvait se réaliser seule. Ce fut l'heure de la propagande, de l'aveuglement des masses, de l'enrôlement de l'écrivain: si le matérialisme historique n'exprime pas une réalité, faisons, ô Mahomet, de la réalité un mythe et du mythe une réalité. La personne déjà est mutilée. Et si la liberté est "essentiellement la faculté de choisir entre les moyens qui conduisent à la fin,"² il faut reconnaître que le communiste, dont la fin est le bonheur matériel, s'est soumis à un état totalitaire. Celui-ci l'agite suivant les besoins d'un idéal imposé et ne lui permet plus d'acte personnel.

Si la liberté sociale de l'homme est détruite, nous arrivons à celle de la vie intérieure. Voici que rejoint le débat sur la liberté ce que nous revendiquons en second lieu pour l'homme vivant: la conscience.

Ce corollaire est la critique des valeurs culturelles du régime. La culture est-elle autre chose que le moyen pour l'homme de trouver sa mesure dans une oeuvre personnelle ?

L'on pourra peut-être un jour soustraire l'ouvrier au travail indifférencié, mais il reste peu d'espoir de trouver dans la collaboration avec la machine une expression de toute la personne. La machine aura toujours des exigences qui obligeront l'homme à un rythme qui n'est pas le sien. Il semble que le loisir sera plus créateur. Ici encore il n'a plus le choix: à l'ennui collectif des spectateurs des sports correspond celui de l'auditeur russe aux congrès. Le conférencier doit ou dépasser le niveau de ceux qui l'écoutent, ou l'endormir par une clarté qui a pour synonyme l'insignifiance. Les discours enflammés peuvent faire rugir une masse, ce ne sera que le plus *rapide* et le plus efficace procédé d'abrutissement. L'ouvrier se retrouve en d'autres oeuvres. L'Évangile les a enseignées: la famille, la propriété, la patrie. Dans la famille il n'y a pas

¹ *Sept*, numéro spécial sur l'U.R.S.S. (56).

² Jacques Maritain.

que des institutions à soutenir, mais des âmes. L'échange entre les êtres n'est plus ce cri lointain du chef, mais le regard vivant d'un être. Les mots de père et fils disent plus que camarade. Le camarade Staline répond mal à la supplication de l'enfant à sa mère. La propriété recouvre ce foyer de *vie*, aide à la collaboration dans la conquête des forces de la nature. Enfin la patrie permet une communion plus large. La chaleur s'étend toujours. Les guerres ne naissent jamais de cette harmonie intérieure, mais de l'espoir de trouver demain et ailleurs ce qui, d'essentiel, fut sacrifié hier. C'est dans cette communion avec les êtres que l'homme se mesure. Elle sera d'autant plus universelle qu'elle aura eu chance d'être profonde. L'union de l'enfant, de l'homme, de la femme le permet à tous.

Le communisme ne cherche pas la communion dans une régénération de l'homme, mais dans celle des institutions. Les réactions de la personne sont commandées par cet organisme froid qu'est l'État, c'est une soumission nécessitée, jamais une coopération. Pour cela l'inverse serait demandé: dégager toutes les forces de l'homme, leur offrir un point d'équilibre exigé par une connaissance adéquate. Alors, pour accéder à l'idéal, il faudrait passer par une prise de conscience de soi. L'État ne serait plus tyrannique, mais verrait se rallier toutes les forces vives de la nation.

L'on fait aujourd'hui grand cas des cent soixante-dix millions de lecteurs qu'aurait l'écrivain russe. Ne serait-ce pas l'avènement d'une culture universelle? Mais là encore la situation est faussée. L'homme de la masse ne peut grandir dans une fièvre de lecture, ni l'œuvre de l'écrivain se régénérer. L'apport créateur au travail n'a pas sa place. Les livres sont une nourriture que l'on répand de toute façon, mais en surveillant de ne laisser que ce qui pourrait aiguillonner le feu révolutionnaire. Jamais devant le lecteur n'est discutée la doctrine, elle n'est que commentée. L'on a rejeté le besoin d'absolu sur l'homme et celui-ci s'en trouve si mal que le moindre doute sur ces forces, raison ou progrès, ébranlerait le système. Par ailleurs l'écrivain est limité par le réalisme nouveau: l'homme n'est éternel que par sa vie sociale. Les constantes

de son être sont justement ces rapports avec les nécessités de la vie: "Pour l'écrivain socialiste, le type est à l'opposé de l'individu, il est un genre d'activité ou de sentiment, une espèce sociale, une catégorie professionnelle ou passionnelle; aussi sa psychologie est-elle la psychologie vulgaire, qui voit par séries, non par individus. Ainsi, tandis que la question posée par le grand art à propos de l'homme, c'est de savoir ce qu'il *est*, la question posée par l'art socialiste ne saurait être que de savoir où il *se classe*, et à quoi il *sert*".¹

Ce qui ne favorise pas une prise de conscience adéquate. L'homme se voit classé dans un rouage, peut-être sans inférieur, mais aussi sans autre fin qu'une production, celle-là illimitée, au service du corps.

Les limites de l'intelligence sont dans l'impossible d'une littérature d'idée, la soumission de l'écrivain à la structure sociale, enfin dans la nécessité d'"un réalisme descriptif" qui ne permet plus l'expression individuelle de forces intérieures plus élevées.

La dignité de l'homme, de tous les hommes, du dernier des hommes, ne va pas sans la collaboration de tous. Le communisme veut cette dignité, mais nous voyons partout son matérialisme la combattre. La volonté de communion n'est qu'un mythe: les exigences des instincts n'ont pas de limites, mais limitent les forces spirituelles. Seule une communion spirituelle est possible. Elle exige d'autres valeurs. La raison ne doit plus être soumise à la chair, mais celle-ci à la raison, ce qui ne peut être sans un absolu qui ne soit pas l'homme, mais un autre, à la fois au-dessus de tous et dans chacun.

Robert ÉLIE

¹ Thierry-Maulnier.

marie bashkirtseff

“J’ai le désir, sinon l’espoir de rester sur cette terre... Si je meurs jeune, je veux laisser publier mon journal qui ne peut pas être autre chose qu’intéressant”. C’est sur cette déclaration étonnante que commence la préface du Journal de Marie Bashkirtseff. Il l’est en effet précisément parce que, comme elle nous en avertit, il contient l’exacte, l’absolue, la stricte vérité. Le tout se rapportant à une petite personne très intéressante.

Marie Bashkirtseff est née en Petite Russie en 1860 le onze novembre. Son père, Constantin Bashkirtseff, était le fils du général Paul Gregorievietch, de noblesse de province; rustaud, vaniteux, égoïste, il est forcé de s’assagir après s’être à moitié ruiné en abusant de toutes sortes de plaisirs, au reste considéré comme un brave homme pour ses manières familières et son hospitalité toujours large. Sa femme Marie Babanine aussi de noblesse de province d’origine Tartare, jolie femme, d’une intelligence pas très profonde, par contre très spirituelle, gâtée et choyée chez elle, ne put s’accommoder longtemps du sale caractère de son égoïste mari. Ils se séparèrent deux ans seulement après leur mariage. Madame Bashkirtseff retourna donc chez elle avec ses enfants Marie et Paul. C’est là que commence la déplorable éducation de sa fille. Il y avait à la maison la grand’mère, son mari, tante Romanoff, Dina la petite cousine germaine; eh bien, à partir de ce moment ils devinrent les serviteurs dévoués, aveugles de Marie. Vous savez ces grands-parents quand ils se mêlent de gâter leurs petits-enfants... et il n’y a rien à faire. D’ailleurs personne ne songeait à blâmer; ils étaient et ont toujours été fous de l’enfant. Tante Romanoff était veuve et riche. Habituee depuis son enfance à se sacrifier, à se dévouer, elle “adopta” sa nièce et malgré les scènes, les colères que la tendre Marie ne lui a pas ménagées elle n’a jamais cessé de la considérer comme un jeune dieu à encenser, à dorloter. Dina fut un ange de dévouement. Et Madame Bashkirtseff? Mon Dieu! c’est toujours la même histoire. En femme séparée de son mari, elle rejette sur ses enfants, surtout sur Marie, toute son affection. Quand on est rendu à baiser dévotement les pieds d’une grande fille

de vingt ans, c'est de l'idolâtrie. A force de se voir entourée, notre jeune amie très précoce (trois ans) a déjà la maladie des grandeurs. A cinq ans, déjà coquette, elle se pare des dentelles de sa mère, se met des fleurs dans les cheveux, et voici la grande danseuse Petipa dansant devant sa famille pâmée, émue...

La famille ayant un goût prononcé pour le changement, les voyages, ils se rendirent à Saint-Petersbourg et en Crimée où se trouvait la cour. La beauté de Madame Bashkirtseff ne passa pas inaperçue aux yeux de l'Empereur. Madame Babanine étant morte, ils se décidèrent à laisser la Russie et réalisèrent le rêve des rêves: partir à l'étranger. C'était en mai 1870; ils passèrent un mois à Nice. Au mois de juin ils étaient à Baden-Baden. Marie avoue avoir été torturée par la vanité à Bade. Nous la retrouvons à Nice à l'âge de douze ans. Sa mère, en bonne bourgeoise, se soucie bien plus de ses domestiques, de ses chiens, de ses maladies, que des études de sa fille. Marie trace donc elle-même son programme. Elle apprend à parler le français, l'italien, l'anglais; elle manifeste déjà son talent pour le dessin et prend des leçons de danse. Marie a l'air plus vieux que son âge et les conversations de ses parents dont elle n'est pas exclue la vieillissent. Elle rêve de parvenir dans le monde, le vrai. Son chant charme, éblouit ses amis, pourquoi pas le grand public? Arrivée au faite, elle se mariera avec un parti brillant; justement elle a entrevu le duc de Hamilton, sur la promenade. Il a un physique imposant: grand, fort, une démarche assurée; il étale un luxe éblouissant et... Marie croit avoir trouvé l'amour. Le duc se marie et pendant une semaine elle croit mourir de douleur. Mais à son âge on ne meurt pas d'amour (en meurt-on jamais?)

Vers sa quinzième année Marie commence à perdre sa voix: une laryngite chronique, plus tard une phtisie laryngée. Vous devinez son chagrin, la brèche faite à son orgueil. Il faut donc choisir un autre chemin pour arriver. Alors elle se lance dans l'étude, parle l'allemand (M. Borel ajoute l'espagnol; c'est une erreur car au cours d'un voyage en Espagne, en 1881, Marie avoue être agacée par la non-connaissance de cette langue et par la présence d'un interprète.) Elle pioche le grec

et le latin et fait plus de progrès en cinq mois qu'en trois ans de lycée. Elle se plonge dans les lectures sérieuses, dévore Horace, fait de Plutarque son livre de chevet.

Le 12 sept. 1874 nous retrouvons Marie, folle d'enthousiasme, à Florence à l'occasion des fêtes commémoratives du centenaire de Michel-Ange. Elle visite la ville puis les galeries où elle passerait la majeure partie de son temps. Au risque de soulever l'indignation, elle avoue ne pas aimer "La Vierge à la Chaise" de Raphaël. "La figure de la Vierge est pâle, le teint n'est pas naturel, l'expression est plutôt d'une femme de chambre..." La "Madeleine" du Titien la ravit. Puis toutes sortes de réflexions très personnelles sur la galerie, où elle est restée debout deux heures sans être fatiguée.

Le prochain voyage de Marie, et certainement le plus désiré, est à Rome. C'est dans cette ville qu'a lieu la première aventure sentimentale de Marie. Pietro Antonelli est jeune, beau et neveu du cardinal, secrétaire d'État, Antonelli. Ils se rencontrent à un bal masqué. Coquette, habillée presque toujours en blanc et de la façon la plus extravagante du monde, elle le taquine, l'intrigue et il lui fait la cour. Il est reçu chez elle et finalement lui déclare son amour. Marie est emballée, veut se faire épouser: nièce de pape (le cardinal était tout désigné pour succéder au pape) ça l'intéresse. Mais les parents d'Antonelli ne veulent rien entendre; le fils est un gamin endetté, ils veulent bien le voir se ranger, se marier, mais Marie est orthodoxe et toujours cette situation, pas de père et on ignore leur fortune. Marie est vexée et son voyage en Russie a pour but de ramener son père à sa femme et d'éclaircir la situation. Elle est passablement émue: le portrait qu'on lui a fait de son père n'est pas rassurant mais, quand Marie décide quelque chose rien ne la rebute. Constantin Bashkirtseff reçoit bien sa fille. Il est vaniteux et Marie est jolie, elle le flatte. Elle est plutôt petite mais admirablement bien proportionnée, une petite figure jeune, de beaux yeux gris tantôt brillants, tantôt foncés. Instruite, plus que la moyenne des jeunes filles de sa classe, spirituelle, elle impressionne ces braves bourgeois. Elle continue son jeu de coquette et rend ses trente-six cousins amoureux fous d'elle.

Mais ce bon Monsieur Bashkirtseff se décide et après bien des hésitations, il avoue à sa fille être amoureux fou de sa femme, jure qu'il ne s'agissait que de malentendus et rentre avec sa fille à Paris. L'entrevue se passe tant bien que mal. Le papa rentre en Russie et la famille est de retour à Nice, le 2 décembre. Marie conjure le ciel de lui éviter l'hiver à Nice. Le ciel l'exauce puisque nous la retrouvons à Rome en février 1877. Les beautés de la capitale l'enchantent toujours. A Naples, il lui arrive l'incident que voici: le roi Victor-Emmanuel II vient rendre visite au prince de Prusse. A son arrivée, Marie se trouve sur l'escalier. Au moment où le roi arrive à sa hauteur:

- Deux mots, Sire, de grâce.
- Qu'est-ce que vous désirez ?
- Rien absolument, Sire, que pouvoir me vanter toute ma vie d'avoir parlé au roi le plus aimable et le meilleur du monde.
- Vous êtes bien bonne, je vous remercie beaucoup.
- C'est absolument tout, Sire.
- Je vous remercie bien, je ne sais comment vous remercier, vous êtes bien bonne."

Il lui serre la main gauche avec ses deux mains. Vous voyez l'émoi, le scandale dans Naples. Le bruit courant que Marie a été punie par sa mère, le roi, flatté, galant homme, envoie un aide-de-camp arranger l'affaire.

En juillet 1877 Moussia (Marie avait dans l'intimité ce petit surnom) est définitivement fixée à Paris, à part des hivers passés dans le Midi à cause de sa santé. *Gloriae Cupiditas*, il lui faut la gloire et la peinture est le meilleur moyen d'y arriver. Elle se fait donc admettre à l'atelier de Rodolphe Julian et en femme qui veut arriver, elle travaille ferme. Mousse, comme on l'appelle à l'atelier, se révèle une élève aux dispositions tout à fait extraordinaires, une élève particulièrement douée.

C'est vers cette époque que Marie éprouva son seul véritable amour. Il s'agit de Paul de Cassagnac, fougueux impérialiste, pamphlétaire, homme d'action, polémiste, charmant causeur, enfin l'homme du jour. Tout la rapproche de Cassagnac. Il est admis à la table de madame Bashkirtseff et semble se plaire avec Marie. Mais arrive un pénible malentendu. Moussia a

perdu son chien Pincio et Cassagnac, à la veille de son duel avec M. Andrieux, dîne chez elle. Marie pleure son chien, intelligent, pas comme les autres; agacé, nerveux, de Cassagnac lui annonce son duel et s'informe si elle préfère le voir blessé ou retrouver son chien.

Habitée à dire un tas de choses, souvent le contraire de sa pensée, elle prétend préférer Pincio, mais c'est faux. De Cassagnac n'entendait certainement pas à rire, car malgré la gentillesse de Marie pour lui faire oublier sa boutade il se "souvint". Il se maria au désespoir de Marie. Il est toujours resté pour elle le héros, le seul homme associable à sa vie. Dégoûtée, après cette aventure, Marie refuse les mariages qu'on lui offre. Peut-être aussi ne rencontrent-ils pas les idées de notre jeune Russe qui veut un mari riche, pouvant lui donner dans un monde choisi une situation dominante. Elle est alors toute à sa peinture et aussi à la sculpture. Mousse veut travailler mais sa santé gâche tout. En 1881 nous la retrouvons en Espagne, essayant de refaire sa santé, les poumons étant pris. De retour à Paris, elle se remet à la peinture avec des idées toutes nouvelles. Vélasquez l'éblouit, la nature, le vrai, la couleur. Jules Bastien-Lepage l'enthousiasme à un haut degré. L'air, l'air... Son tableau "Un Meeting" est très bien accueilli par les critiques. Dans un autre genre son portrait peint par elle-même est parfaitement réussi. On dirait l'œuvre de Bastien-Lepage, c'est bien ce qui flatte Marie. Mais la tâche est rendue difficile: son mal reprend avec une vigueur telle que madame Bashkirtseff et Dina accourent de Russie. Il s'agit d'une pleurésie, ses amies viennent la voir et, surprises, la trouvent debout. Elle a décidément un courage, une volonté, un désir de vivre. On réunit les meilleurs spécialistes; ils s'avouent impuissants et Marie s'éteint le 31 octobre 1884. Selon son désir, on a mis dans sa chapelle, au cimetière de Passy, sa toile inachevée: "Les Saintes Femmes devant le tombeau du Christ".

Madame Bashkirtseff fut cruellement frappée; Marie était tout pour elle. Aux funérailles" quand le cercueil blanc sortit de l'hôtel, on entendit un cri horrible, un cri de bête qu'on égorge", c'était la pauvre mère. La famille ne fut pas

seule à regretter Moussia. Elle avait le caractère difficile d'une enfant gâtée; elle était orgueilleuse, colère, impérieuse, exagérée, mais après tout si bon diable. Toujours gaie, espiègle, généreuse, elle avait le meilleur cœur du monde. Ses lectures extraordinaires auraient pu lui être plus funestes. Elle lisait Renan, Zola "un géant", Maupassant; Daudet et Flaubert représentaient pour elle les premiers modernes et elle raffolait de Balzac. Elle en rapporta seulement des crises d'athéisme qui, mêlées à ses pratiques superstitieuses (cinq cents saluts par terre pour retrouver vivant son grand-père), à ses prières incohérentes font la plus extraordinaire religion du monde. Cela complète la série de choses extraordinaires dont semble pétrie Marie Bashkirtseff.

Madeleine RIOPEL

ABONNEZ - VOUS

A LA RELEVÉ

“les cahiers noirs”

Le premier d'une série de cahiers qui ont pour but de préparer le front commun de la jeunesse canadienne est monopolisé par un long essai de M. Jean-Charles Harvey intitulé “Jeunesse”, et préfacé par l'ancien directeur de “Vivre”. Celui-ci a tenu à montrer qu'il n'était pas complètement dupe de son aîné. “Harvey, écrit-il, établit l'équation: il ne donne pas la solution. Il dit tout simplement — j'ai vu quelque chose de noir — une jeunesse qui s'écœure. Je ne propose aucun remède”... Il aurait dû ajouter: Cette œuvre n'est pas le résultat d'un vrai contact avec la jeunesse.

Quand on parle de la jeunesse, il faut distinguer. D'abord parce que la jeunesse en soi, ça peut tout au plus servir de thème à un exercice de rhétorique, la jeunesse, ce n'est pas un régime comme le capitalisme, ni une société constituée comme les Francs-maçons, les communistes ou les catholiques. Il conviendrait encore de distinguer entre le jeune homme qui est un jeune et celui qui n'est qu'un homme incomplet. On classe dans la première catégorie les hommes de 18 à 35 ans qui s'intéressent aux idées pures et qui ont conservé leur indépendance; les seconds, ceux qui ont abdiqué ou qui aspirent à abdiquer leur indépendance contre un poste de fonctionnaire, pour entrer dans une administration sérieuse ou dans un parti non dirigé par les jeunes.

La jeunesse n'est pas toute anticapitaliste. Et si elle l'était, ce ne serait pas pour les mêmes raisons. La jeunesse comme telle n'a pas de doctrine, de programme. On peut donc dire qu'il y a des jeunesses séparées non seulement par les frontières ou la langue mais qu'elles sont divisées même à l'intérieur d'une province. C'est pourquoi au début de son essai sur la jeunesse, nous regrettons que M. Harvey n'ait pas pris la peine de poser ces quelques distinctions indispensables. Il n'aurait probablement pas alors écrit ces pages inspirées par le “Jeune homme” de Mauriac et par quelques pseudo observations sur la jeunesse et la crise.

M. Harvey a tort de parler de la jeunesse comme s'il ne s'agissait pas d'individus ou de groupes d'individus. Les généralisations, quand on parle de jeunesse, sont presque toujours

le résultat d'enquêtes mal faites. Ce n'est pas qu'on ne puisse remarquer certaines tendances communes dans la jeunesse actuelle; mais ce sont celles qui semblent avoir échappé à M. Harvey.

M. Harvey parle de notre enseignement. Soyez tranquilles; il n'apporte rien de neuf. Il ne synthétise même pas bien ce qui a déjà été dit dans l'*Ordre* ou l'*Action nationale* et la conférence sur l'enseignement de Son Éminence le cardinal Villeneuve.

La personnalité que M. Harvey nous propose d'acquérir ne saurait tenter les jeunes. Ceux-ci n'ont pas attendu son conseil pour demander à la culture des valeurs spirituelles qu'il ignore et sans lesquelles les hommes ne sont jamais que de grands adolescents inquiets.

Il parle aussi de l'amour, mais la dissolution des mœurs, qui n'est pas un trait de la crise, même si celle-ci l'a accélérée, ne lui inspire qu'une banale apologie de l'amour romantique et l'étalage de préoccupations qui nous paraissent séniles.

Enfin il parle du capitalisme. M. Harvey ne croit pas que "le capitalisme tel qu'il existe actuellement puisse résister victorieusement à l'épreuve qu'il subit". Mais il redoute la révolution. Il semble attribuer la crise actuelle à la fatalité et c'est en quoi il s'oppose aux jeunes qui croient que le libéralisme économique, qui a été le moteur de notre capitalisme, et sa doctrine n'est qu'un aspect d'une crise dans l'homme, qui date de la renaissance. M. Harvey laisse entendre que si les jeunes s'attaquent au capitalisme, c'est qu'il est devenu incapable de leur prodiguer le luxe et les satisfactions matérielles. Le fait que les jeunes gens s'occupent d'économie politique et qu'ils ne craignent pas de discuter les théories les plus avancées, selon lui, constitue un danger pour la société. Comme remède il demande aux aînés de canaliser nos énergies et pour prendre patience il veut bien que nous nous cultivions, pourvu que ce ne soit pas en sociologie trop avancée et que nous attendions tranquillement que le monde se transforme tout seul.

Il oublie que ce sont de ces aînés que nous nous recommandons, et que le capitalisme pour un Daniel-Rops, un Maritain,

un Mounier importe moins que le retour aux valeurs spirituelles de charité et de bonté. Il se trompe encore quand il perd son temps à nous dire qu'il reste des honnêtes gens dans le monde. Ce n'est pas aux individus en tant que tels qu'on s'attaque, mais au régime lui-même.

Nous nous sommes arrêté à ces trois ou quatre idées parce que nous les croyons fausses et qu'elles commandent la marche de cet essai. M. Harvey a parlé de l'enseignement, de l'amour, du capitalisme. De l'influence des mouvements européens sur la jeunesse, de la tendance internationaliste qu'on remarque dans son organisation, de la mentalité nouvelle, dogmatique et critique, de la jeunesse, pas un mot.

Comme il englobe dans un même moule jeunesse catholique, jeunesse communiste et jeunesse fasciste (elle existe, je crois, à Québec ?) sous le nom générique de "jeunesse instruite", M. Harvey est forcé de s'en tenir à des réflexions générales qui auraient été vraies il y a cent ans (et à cette époque son style eût été à la mode) et qui pour cette raison ne sauraient nous intéresser.

Robert CHARBONNEAU

le présent cahier de la **relève**, le deuxième cahier de la deuxième série, a été achevé d'imprimer par les soins de l'imprimerie populaire, le quinzième jour du mois d'octobre, en l'honneur de **sainte Thérèse d'Avila**.

impressions après un an

Le paquebot s'éloigne lentement et bientôt la citadelle de Québec disparaît, dernière vision familière.

Parmi les passagers, plusieurs étudiants qui viennent eux aussi à Oxford. Nous lions connaissance. A mon étonnement je m'aperçois vite de la vogue dont jouissent les théories économiques extrémistes parmi ces gens qui seront mes compagnons d'étude. C'était un avant-goût d'Oxford, milieu cosmopolite, où toutes les théories ont leurs partisans, surtout les plus hardies et les plus nouvelles. Parmi les trois mille et quelques clubs d'Oxford, il y a un club libéral, un autre conservateur, un autre socialiste: Labour Club. Mais le plus agissant de tous est le club communiste: October Club; et les doctrines les plus extrémistes ont cours chez ces deux derniers et celui de la réaction: le club fasciste. On les prend tous au sérieux, et chaque année un grand dîner réunit leurs adhérents autour des vedettes du parti.

L'attitude des professeurs, les "dons" comme on les appelle, est sans pose. Leur socialisme doctrinaire est sans passion, sans romantisme; au contraire des plans de toute la jeunesse. Cette manie de "faire des plans", elle la doit au plus populaire des "dons", et le plus prolifique aussi. Il publie alternativement des études économiques et des romans policiers. Car le roman policier est très bien vu en Angleterre: M. Chesterton, qui s'y adonne, ne vient-il pas d'en préfacier un recueil, et le chapelain du Newman Club écrit, durant ses loisirs, des volumes tels que "Heaven and Charing Cross"...

Débarqué à Londres, un boursier du gouvernement provincial, excellent musicien, me fait visiter la ville. Avec une ardeur de néophyte, je parcours églises, musées, monuments, palais. Il fallait avoir l'estomac et les jambes solides pour en avaler tant. Londres frappe plus par son étendue que par l'allure imposante de ses édifices. Pas de gratte-ciel, mais une étendue: on n'arrive jamais à en sortir, et sans aucun plan.

Tout a une fin: alors il m'emmena à une vieille institution de Londres; car l'Angleterre en cultive un nombre infini, depuis la société pour la protection des animaux, jusqu'aux ligues pour le développement de la paix par la guerre et la

suprématie définitive de l'Angleterre, police du monde. Cette institution, c'est sir Henry Wood. Depuis plus de 45 ans, il dirige, deux fois par an, une saison populaire de concerts de bonne musique. Avec une foule enthousiaste qui ne craint pas d'attendre pendant trois heures l'ouverture des guichets pour avoir le droit, moyennant deux chelins, de passer la soirée debout. Je pénètre dans la salle. Et toute cette foule, bon peuple, écoute religieusement du Brahms, du Beethoven. Comme c'était le soir de clôture, on lui donne une pâture un peu plus populaire pour finir: l'Ouverture de Tannhäuser et un arrangement de vieux airs anglais. La foule chante: et quand arrive le fameux Rule Britannia, c'est du délire. On doit répéter. Ma première sensation d'étranger: ce peuple uni, en rangs serrés, affirmait un idéal, une volonté nationale puissante. Par réaction, je devenais conscient de ma nationalité; enseveli dans cette foule, je pensai au petit peuple canadien qui devra lutter pour affirmer cet idéal qui est sien.

Et puis, je partis pour Oxford. La campagne anglaise était ravissante, et suivant la tradition d'un vert sans pareil, et dont on devine l'origine à ces épais nuages blancs et gris dont s'orne tout ciel anglais qui a un certain amour-propre.

L'autobus me promène parmi tous les vieux collèges avant de me déposer. Bientôt, j'apprendrai les noms, l'histoire et les particularités de tous ces collèges, et dont les moindres ne sont pas dans la prononciation que l'on doit leur donner: on prononce "Mandlin" ce qui s'écrit Magdalen; Christ Church s'écrit Ch.Ch. et se prononce The House...

On m'amène chez moi. Le lendemain, je rends visite à ceux qui pendant trois ans doivent m'aider dans mon travail. Jeunes, moins de trente ans, ils sont aussi négligemment vêtus que nous: car ici la recherche dans le vêtement dénote tout de suite un employé de magasin! J'allais bientôt pouvoir apprécier leurs connaissances et leur valeur.

Et je me mis rapidement à l'œuvre. Tout le terme, qui ne dure que huit semaines, se passa entre mes bouquins d'histoire et d'économie politique.

Plein d'enthousiasme, je passai mes examens. Et avant de partir pour Paris, j'appris le résultat.

A Paris, ce fut le coup de foudre. J'étais fou d'entendre parler une langue aimée, mais d'une façon plus vive, plus aimable que jamais je ne l'avais connue. Le français sur nos lèvres est lourd: il n'a pas la légèreté que l'on trouve à Paris; et le spectacle si plaisant de la rue! Le Louvre devint le refuge de mes matinées et j'y eus un avant-goût de la splendeur de l'art italien, que je ne verrai qu'en juillet; les théâtres, où je commençai à comprendre le génie des dramaturges classiques. Puis vinrent les modernes: L'Otage, de Claudel, m'expliqua l'enthousiasme de mes amis pour lui. La Jeanne d'Arc, où Péguy a mis toute son âme de grand français catholique. L'Espoir, de M. Bernstein, une des meilleures pièces du brillant analyste, et jouée comme seuls le savent faire les membres de sa troupe. Et Serge Lifar, dans "Le Prélude à l'après-midi d'un faune" me révéla la puissance d'évocation de cet art divin: la danse.

J'ai passé trois termes à Oxford, et revenu au milieu de la vacance parmi tous ces touristes qui viennent voir Oxford, comme on va voir la dépouille mortelle d'un grand de ce monde ou les vestiges d'un esprit disparu, Baedeker en main, je m'insurge, car Oxford est vivant, bien vivant. Filleule et rivale de l'Université de Paris, Oxford vit intensément. Les gens qui y passent ne restent pas longtemps, mais tous reçoivent beaucoup de cette source inaltérable qui se renouvelle par eux et pour eux.

La face peut changer. Oxford, surtout depuis la guerre, n'est plus cette ville fashionable où la jeunesse aisée vient perdre trois années dorées dans le luxe, les sports et... l'étude. Les boursiers, dont le nombre grandit toujours, ont donné à l'étude une prépondérance toujours plus marquée aux dépens des deux autres. Mais chacun se convainc vite de la nécessité de leur ensemble. Le sport est une nécessité physique au pays humide d'Oxford comme la sieste dans les pays où le soleil brûle. Et le luxe est tout naturel dans ces collèges dont le hall rappelle les fastes du passé: la grande salle du manoir où le seigneur donnait des festins à ses hommes de guerre, où chaque étudiant a un "scout" qui obéit à ses moindres désirs, lui apporte ses repas à sa chambre et s'occupe de tout le service.

Dans ses deux pièces, l'étudiant est maître. Il s'y fait apporter le thé que l'on prend en causant devant le grand feu de cheminée, et le soir, parfois jusque très tard, l'on se retrouve à causer, nonchalamment enfouis dans de profonds fauteuils, un verre de vieux porto à la main. On discute: c'est la thèse absolutiste des Stuarts, le puritanisme biblique de Cromwell, peut-être la théorie de Marx, ou la thèse thomiste de l'essence et l'existence: peut-être le dernier film de René Clair, ou le dernier roman de Maurois: du plaisant au sévère...

Un bel Hindou apporte la sagesse antique de sa race, teintée de culture européenne, un Américain pratique, un Écossais intelligent qui se classe premier en humanités ou à la Bourse, l'Irlandais idéaliste, des Anglais calmes, condescendants, qui parlent peu, et qui dans vingt ans seront les mêmes à la direction d'une compagnie, au gouvernement d'une province indienne, ou peut-être à la tête du pays, des gens de toute religion, de toute opinion politique, de toute classe, de tous pays, tous réunis. C'est ici le point vital. Oxford est un carrefour: on ne peut pas, on ne doit pas y rester, mais on y vient, on s'y rencontre et l'on repart... La civilisation est un état de la société où l'homme reçoit plus qu'il n'apporte, a dit Maurras. Quelle cellule dans cette société qu'Oxford. Et quel n'est pas son rayonnement!

Cependant Oxford nous fait vivre dans une atmosphère lourde, tendue. Après huit semaines, durée du terme, on est épuisé. On part avec ses livres, pour d'autres expériences. Partout, il faut étudier, car les études ne sont pas une sinécure.

A Paris, Mussolini a fastueusement envoyé, en témoignage de son amitié pour la France, les trésors de l'art italien. Naïvement pieux au Trecent, l'art des primitifs, plus sévère à Florence, plus vif, plus coloré à Sienne, Giotto et Simone Martini. Le Quattrocento déjà humaniste: Botticelli a des madones qui ressemblent à sa Vénus. Et la floraison de la Renaissance. Inutile d'énumérer des noms connus comme ceux de Léonard, Raphaël, Michel-Ange... Artistes si puissants que pendant trois siècles on ne pensera qu'à les imiter: l'Académisme. Et il faudra les impressionnistes pour revivifier cet art dégénéré en technique.

Je pars, après la magnifique revue du 14 juillet, pour l'Allemagne, où j'ai l'intention de me reposer, d'étudier un peu, et de passer deux mois sur les bords du Rhin. Un contretemps me ramène plus tôt que je n'aurais voulu, mais j'ai eu le temps de jouir, oh! rapidement de la poésie de ce Rhin allemand, où à chaque pas l'on retrouve un souvenir de Goethe ou l'évocation d'un thème de Wagner. Le peuple y est gai, industriel et pourtant chaque époque de l'histoire l'a durement éprouvé. Dernière vision d'Allemagne, une cathédrale: Cologne. Elle n'a pas les beautés, l'art raffiné de certaines autres mais sa masse en impose et elle laisse une impression de puissance qui s'insère bien dans l'ensemble, avec le Loreley.

Je reviens vite en Angleterre, car le temps ne chôme pas, lui, et le travail que j'ai à accomplir est sérieux. Approfondir la science économique, tant décriée aujourd'hui. Que ne lui reproche-t-on pas? De n'avoir rien prévu, de ne pas guérir le monde malgré lui? ce qui est en passant une reconnaissance de son importance. On lui demande de tout réparer, quand le fait économique n'est qu'un des éléments du formidable problème que le monde a à résoudre.

A ma disposition, j'ai des livres, les meilleurs sur chaque question, et mes tuteurs me demandent de me servir de ma tête, de juger, en autant que je le puis, les développements d'une théorie, ce qui est embêtant pour quelqu'un qui a appris que l'opinion définitive était là, inscrite dans un livre, et que le premier en dissertation serait celui qui aurait présenté la thèse no 3 dans le meilleur français possible, en cachant de son mieux les ficelles d'un "Or... donc" scolastique.

Les tuteurs ne sont pas des pontifes, déclarant *ex cathedra* les vérités immuables, mais des gens qui cherchent comme nous, avec nous, mais plus avancés dans le sentier de la vérité. Ils nous aident à éviter les écarts, ils nous empêchent de nous buter aux obstacles les plus difficiles à franchir.

Chaque semaine, j'ai une question à étudier: on m'indique quelques points importants et les auteurs à consulter. Je rapporte, sous forme d'essai, le résultat de mon travail. Le tuteur discute chaque point de vue, appuie sur certains d'entre eux, tire des conclusions, de telle sorte qu'après l'avoir quitté,

il y a autant de travail à faire qu'avant. Jamais on n'a l'illusion d'avoir épuisé le sujet. Mais comme Termier l'a si bien dit de la science, "toute solution n'est qu'un carrefour où l'on trouve de nouvelles voies grandes ouvertes à la recherche".

Système qui laisse énormément de possibilités à l'étudiant, puisque l'assistance aux cours est libre, qu'il y a toujours moyen d'adopter impromptu l'opinion exprimée dans le premier bouquin venu et bâcler en deux heures le travail d'une semaine. Système où beaucoup dépend de la valeur du tuteur, car s'il est nul, l'étudiant doit se débrouiller seul; mais s'il est un homme de valeur, c'est un ami, un compagnon, un directeur.

L'atmosphère de l'Université, les possibilités d'entendre des autorités discuter toutes les questions, ouvrent un champ immense. Il serait ridicule de se confiner dans sa sphère étroite, quand les voisins possèdent des trésors. M. Gustave Cohen vient de Paris donner une série de cours sur les origines du théâtre et présenter ses élèves dans le "Miracle de Théophile" et le "Jeu de Marion". On présente "Hamlet", "Jules César", le "Marchand de Venise" dans les magnifiques jardins des collèges, et mille autres commodités; quand ce ne seraient que les librairies dont les étalages vous portent à vous intéresser à tout et à regretter que la journée ne compte que vingt-quatre heures.

Une année: la découverte du monde de la pensée dans cette ruche de l'Europe où tant d'hommes, pressés et serrant les coudes, cherchent, accomplissant ainsi leur mission humaine. Quel honneur, quelle grâce que d'être mêlé à eux, de pouvoir les suivre de loin, de pouvoir toujours demander leur aide bienveillante, et surtout de baigner dans leur atmosphère féconde, d'avoir à sa portée les trésors amassés depuis tant de siècles qu'il y a des hommes et qui pensent et qui créent, d'apprendre auprès d'eux la beauté, la grandeur de vivre. Revenir ensuite le cœur rempli, l'esprit aiguisé, accomplir auprès des siens sa mission, quelle qu'elle soit, il n'y a pas de plus belle action de grâces.

Jean CHAPDELAINÉ

